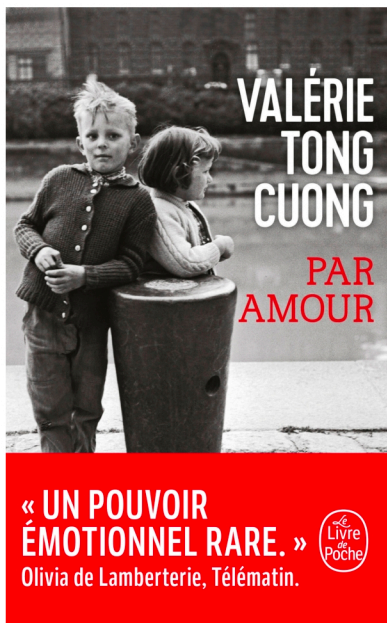


VALÉRIE TONG CUONG

Le Livre de Poche

Par amour

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions JC LATTÈS
pour la parution de cet extrait

© Éditions Jean-Claude Lattès, 2017.
ISBN : 978-2-253-07109-9 – 1^{re} publication LGF

*À mes grands-parents Edmond et Henriette,
ma mère Édith et toute ma famille havraise.
À Éric.*

« C'est à nous d'entrer en lice, avec notre plume la plus acérée au service d'une encre indélébile.

Contre les guerres. »

Julien Guillemard (*L'Enfer du Havre*,
exergue non censurée du manuscrit original)

LUCIE

Lundi 10 juin 1940

Dès que maman a poussé la porte, j'ai compris que cette journée serait différente des autres. D'abord, il était six heures du matin, ça je le savais parce que les cloches de Sainte-Marie ont sonné six coups, or d'habitude, les jours de classe, nous nous levions à sept heures pile. Et puis maman portait ses habits du dimanche alors que nous étions lundi et ses joues étaient toutes creusées, comme si on l'avait chiffonnée.

Elle m'a contemplée bizarrement. J'ai pensé que moi aussi, je devais avoir l'air froissée : j'avais roulé d'un bord à l'autre de mon lit la moitié de la nuit en écoutant papa fredonner la berceuse qu'il me chantait lorsque j'étais bébé, ou plutôt en écoutant les souvenirs de mon cœur, puisque papa était parti depuis exactement neuf mois, « *À côté de ta mère Fais ton petit dodo Sans savoir que ton père S'en est allé sur l'eau* », neuf mois de silence ou presque, une permission seulement, mais comme disait maman :

« Les bonnes nouvelles marchent et les mauvaises courent, si c'est pour apprendre qu'il est mort ou prisonnier comme ce pauvre Louis, nous le saurons bien assez tôt. »

Elle portait une grande valise, elle a déclaré que nous devions partir maintenant, maintenant c'était dans la seconde, « Vite, vite, allons Jean, tu lambines, aide ta sœur », le temps de prendre quelques affaires, mais pas trop, un change et notre manteau d'hiver même s'il faisait une chaleur terrible depuis des jours, parce que nous ne savions pas quand nous rentrerions et aussi bien, la semaine suivante, le vent du nord viendrait nous mordre les os.

Jean a demandé à maman de quoi elle avait peur. Jusque-là maman répétait que tout allait bien se passer, même après les premiers bombardements sur le port alors que le ciel était en flammes, même lorsque le Petit Paris avait brûlé ou que les voisins avaient décidé d'aller dormir chaque soir en ville haute, elle répétait, il n'y a aucune inquiétude à avoir, la DCA fait son travail, les Anglais vont nous protéger, nous ne sommes pas des rats qui fuient à la première occasion !

À chacune des alertes, nous courions tous les trois à la cave, bouchant nos oreilles et chantant à tue-tête « *Tout va très bien, madame la marquise* » jusqu'à ce que les sirènes s'arrêtent et que maman s'exclame : « Eh bien, qui avait raison ? »

Pour ne pas la contrarier, nous faisons semblant de ne pas sentir cette horrible odeur de brûlé qui nous piquait le nez et les yeux, et maman aussi faisait semblant de rien.

— Je n'ai pas peur, il y a un ordre d'évacuation. Vos cousins seront là d'un instant à l'autre, nous partons ensemble.

Tandis que nous nous habillions à la hâte, elle a sorti de son coffre à bijoux sa bague de fiançailles.

— Pas peur, mon œil, m'a chuchoté Jean en me poussant du coude.

Depuis trois semaines, les adultes ne parlaient plus que de cela, « l'exode », c'est-à-dire un tas de gens qui arrivaient du Nord entassés dans leurs automobiles comme les harengs dans les bœufs de feu mémé Léonie. Jean, Joseph, Marline et moi, nous étions allés les voir passer sur le boulevard et j'avais pensé, on peut donc être riche et pauvre à la fois, posséder une automobile et tout laisser derrière soi ! Nous au moins, nous n'avions rien à regretter.

Pour les regrets, je me trompais, bien sûr.

Maman, depuis la fenêtre, a indiqué du doigt le soleil naissant dans le ciel dégagé : « Voyez ce que nous sommes chanceux ! »

On aurait dit que l'incendie de Port-Jérôme, la veille, qui avait pourtant changé le jour en nuit, n'avait jamais eu lieu.

Nous avons bu un bol de lait, avalé à toute vitesse une tartine de confiture préparée par maman, puis j'ai laissé Jean s'occuper du vélo pour attraper Mouke. Mais à peine l'avais-je soulevé que maman s'est égosillée depuis la cuisine : « Lucie, veux-tu poser ce chat ! »

Alors j'ai compris que la situation était grave. Maman n'appelait jamais Mouke autrement que

Mouke et ne criait jamais ou presque, et uniquement pour des motifs de la plus grande importance, comme le jour où Jean avait cassé la lame d'un couteau de papa.

Je l'ai suppliée : Mouke était un membre de notre famille ! C'était elle qui l'avait recueilli et soigné lorsque papa naviguait encore, avant même la naissance de Jean, elle n'aurait tout de même pas le cœur de l'abandonner ?

Mais elle est demeurée muette, la bouche ouverte, comme si l'univers entier s'était gelé le temps qu'elle réfléchisse, ça, elle était bien embêtée maman, encore une minute et elle changerait d'avis, c'était certain, seulement la cloche du portail a sonné, l'univers s'est ranimé, le chignon de tante Muguette est apparu au-dessus de la grille et j'ai su que c'était fichu.

Mouke avait filé, de toute façon.

— Il se débrouillera, a assuré Jean en me tendant un calot vert brillant, un calot qui me faisait rêver depuis qu'il l'avait remporté en combat singulier contre Eugène Vevey, qui était pourtant le meilleur joueur du quartier et même sans doute de la ville. Je te parie qu'il sera là lorsque nous reviendrons, la panse éclatée de souris. Si je me trompe, ce calot est à toi.

Ça m'a un peu rassurée, il était impossible que Jean abandonne un butin aussi précieux, sans compter qu'il pariait uniquement lorsqu'il était sûr de gagner.

Maman avait ouvert la grille.

— Eh bien mes chéris, êtes-vous prêts ?

Tante Muguette parlait avec une drôle de voix, comme si elle récitait une poésie. Elle tenait d'une

main un grand sac de toile et de l'autre Marline, qui était toute décoiffée – et ça c'était encore plus bizarre, car tante Muguette ne sortait jamais sans inspecter mes cousins à la loupe, surtout Marline parce que c'était une fille et qu'elle considérait, tout comme maman, que les filles se doivent d'être parfaitement soignées, la coiffure impeccable et les ongles courts en toutes circonstances.

— Non, ma tante, il reste à débarrasser la table et à laver la vaisselle, ai-je répondu.

— La vaisselle, les Boches n'auront qu'à la faire tantôt, puisqu'il paraît que les voilà, a coupé maman.

Alors là, c'était le bouquet. Maman était certainement la personne la plus propre que j'aie jamais connue, il fallait toujours qu'elle lave deux ou trois fois le sol et cent fois ses mains dans une journée, d'ailleurs lorsque l'inspecteur, le conseiller municipal ou monsieur le maire visitaient notre école, monsieur Vevey prononçait toujours la même phrase en s'arrêtant au beau milieu du réfectoire, « Je vous prie de constater qu'on pourrait manger par terre », et tous hochaient la tête comme s'ils l'entendaient pour la première fois.

L'inspecteur et le conseiller venaient très souvent, enfin je parle d'avant la mobilisation, soi-disant pour vérifier le niveau des élèves ou distribuer de nouveaux cahiers, mais la vraie raison, tout le monde la connaissait, c'est que papa cuisinait tellement bien qu'ils trouvaient n'importe quel prétexte pour s'inviter à la cantine.

Joseph était resté sur le trottoir, près de son vélo auquel était accrochée une carriole. Il avait l'air fatigué, lui aussi, mais il a souri en me voyant, et ça m'a fait incroyablement chaud au cœur, parce que Joseph n'était pas comme Jean qui se prenait pour un adulte et passait son temps à me houspiller pour un oui ou un non, surtout depuis que papa était parti et que maman était trop occupée pour jouer au gendarme, Joseph, lui, blaguait du matin au soir et lorsque je mettais ma main devant ma bouche pour m'empêcher d'éclater de rire, parce que papa et maman m'avaient enseigné qu'une fille se doit d'être discrète, il m'attrapait par le coude et me chatouillait exprès jusqu'à ce que je n'y tienne plus en s'esclaffant, « Rigole, cousine, ça ne te coûtera pas plus cher ! ».

Maman a verrouillé avec soin les portes et les fenêtres. Jean et Joseph ont grimpé sur les bicyclettes qui disparaissaient presque sous leurs chargements et Marline s'est blottie dans la carriole avec le baigneur aux yeux bleus que tante Muguette et oncle Louis lui avaient offert pour ses sept ans. Puis maman a recommandé aux garçons de pédaler doucement pour ne pas prendre trop d'avance et nous nous sommes mis en route.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai compris la signification exacte du mot « évacuation ». La rue Demidoff était remplie de gens qui marchaient ou roulaient dans la même direction. On aurait dit que la ville se vidait d'un seul coup, comme l'eau emporte chaque miette dans l'évier, et des miettes il y en avait des centaines, des milliers, jusqu'à l'horizon et même

plus loin encore, et le pire, c'est qu'il n'y avait pas que nous autres, les Havrais, ou bien les réfugiés du Nord, il y avait aussi des Anglais !

Maman était outrée. Elle a pris tante Muguette à témoin :

— Te rends-tu compte, pendant des semaines, ils jouaient aux acrobates en rasant les toits, juchés sur leurs carlingues, et les voilà qui s'enfuient ! Attends un peu que je leur dise deux mots !

En vrai, c'est moi qu'elle a grondée.

— Ne rêve pas, Lucie. Il paraît qu'il y a cinq kilomètres de queue au bac.

J'ai couru vers l'avant pour rattraper Joseph et j'ai posé mes doigts sur ceux de Marline en espérant la reconforter – sûrement pour me reconforter moi aussi. Mais ma cousine a ôté sa main et regardé au loin, comme si elle se moquait complètement de ce qui arrivait, de toutes ces miettes de gens inquiets et même de nous, sa famille. C'était une apparence bien sûr : Joseph me l'avait expliqué. Il le savait parce qu'à lui et lui seul Marline parlait, je veux dire avec des phrases entières qui possédaient un sujet, un verbe et un complément.

C'était arrivé le jour d'après la mobilisation, d'un seul coup : elle n'avait plus répondu à sa mère et à sa maîtresse d'école autrement que par oui ou par non. Et pour les autres, c'est-à-dire le reste du monde, elle ne les avait même plus regardés, ou alors en se cachant derrière ses cheveux et toujours en silence, comme si elle était enfermée à l'intérieur d'elle-même – si bien que beaucoup pensaient qu'elle était folle. La vérité, selon Joseph, c'est que Marline avait peur

de vivre, et ça, personne ne pouvait le comprendre parce que tout le monde autour de nous avait peur de mourir, alors elle préférait se taire.

« Peur de vivre » : pour moi aussi c'était une idée curieuse. Marline ressemblait (en plus jolie, mais en beaucoup plus sage) à Gerty, l'héroïne de *L'Allumeur de réverbères* de miss Cummins, qui était mon livre préféré. Je l'adorais, même si j'étais parfois un peu jalouse à cause de Joseph, parce qu'ils étaient inséparables et qu'ils me faisaient penser à la dernière leçon de morale de Mademoiselle Vioud, juste avant que l'école ferme : « Nos frères et nos sœurs sont nos meilleurs compagnons de travail et de jeux ; ils doivent être nos meilleurs amis. » Peut-être que Marline était trop petite, elle ne voyait pas la chance qu'elle avait : Joseph était le meilleur ami qui pouvait exister.

Nous avons marché longtemps au milieu des poussettes, des charrettes, des autos. Il y avait même des chevaux et des ânes ! Maman et tante Muguette avançaient en soufflant, s'arrêtant parfois pour s'éponger le front ou changer leurs sacs de main. Elles contemplaient la foule autour de nous, discutaient à voix basse (comme si quelqu'un avait pu les entendre avec ce vacarme !) puis reprenaient leurs paquets en criant, « En avant les enfants ! ».

C'était difficile de les suivre. Je n'osais pas appeler maman pour lui demander de ralentir le pas, alors je courais le plus souvent possible pour ne pas être distancée. Dès que la route était plate, Jean me faisait monter sur le cadre de son vélo. Tandis qu'il pédalait,

mes pensées volaient vers Mouke : est-ce que les Boches lui feraient du mal ? Et surtout vers papa : la dernière fois que je l'avais vu, c'était en décembre pour la Sainte-Lucie, il avait surgi sans prévenir et je m'étais sentie importante parce qu'il était revenu en permission le jour de ma fête, même s'il assurait que c'était un hasard. Papa était communiste, il détestait tout ce qui concernait l'Église et qu'il appelait les bondieuseries (ce qui chagrinait beaucoup maman), et il n'aurait pas voulu qu'on pense qu'il accordait de l'importance au calendrier des saints. Il n'empêche qu'en entrant il m'avait embrassée la première en chuchotant « Bonne fête, gamine ! » et j'avais aperçu une grimace sur le visage de maman. Elle lui en voulait de ne pas avoir attendu Noël. Je les avais entendus causer, elle se plaignait que « l'hiver était terrible », qu'elle « travaillait comme une bête de somme », sa voix était pleine de larmes, à Noël, c'était son anniversaire à lui, le 25 exactement, ce qui permettait d'habitude à maman de préparer une belle table sous prétexte d'honorer papa tout en célébrant secrètement Jésus.

Par-dessus tout, elle aimait se promener en ville à son bras et admirer les illuminations dans la rue de Paris comme si elles clignotaient en son honneur, ce que j'avais cru longtemps d'ailleurs, parce que dans les yeux de maman, papa était un roi et qu'il était bien normal que la ville entière le salue. Ils marchaient devant nous, le roi et la reine, et nous les enfants, nous aurions bien pu disparaître, maman ne voyait que papa.

Je ne lui en voulais pas. Moi aussi, je trouvais papa exceptionnel, même s'il était dur avec nous, plus dur encore que monsieur Vevey. S'il trouvait notre chambre en désordre ou bien que nous nous levions en retard, il nous faisait recopier cinquante fois « *La discipline peut remplacer bien des qualités, aucune ne remplace la discipline*¹ ». Il affirmait que c'était pour notre bien, que « la bonne éducation ouvrait la porte et que l'instruction éclairait la route ». Papa avait commencé à travailler à l'âge de treize ans juste après le certificat d'études, il avait embauché à la Transat sur l'*Île-de-France* à peler les patates, il avait fait son chemin dans la brigade et fini chef dans les cuisines du *Normandie*, ça c'était sa gloire, « Croyez-vous qu'on devient chef seulement parce qu'on sait lier une sauce, les enfants ? »

À chacune de ses traversées, il avait emporté un de ces livres à la couverture rouge ornée de lauriers dorés, reçus en récompense pour ses prix d'excellence, de grammaire, d'histoire, de géographie ou d'arithmétique, et qui trônaient aujourd'hui sur la commode de sa chambre : *Le Dictionnaire général de la langue française* en deux tomes, *Les Aventures du général La Fayette*, *Les Rivages de la France*, *Les Poètes du foyer*, bien d'autres encore – papa avait continué d'éclairer sa route en fendant les flots. Il disait que la Transat lui avait tout appris et tout donné, *l'ordre et la rigueur, la possibilité de devenir quelqu'un* et aussi l'amitié véritable. Il en parlait tellement, on voyait bien qu'il regrettait cette époque et

1. Gustave Le Bon.

que ça déplaissait à maman. Quand Thuriau était en escale et venait en visite, ils s'isolaient tous les deux en buvant du rhum, alors elle devenait d'une humeur massacrate et dans ce cas, il valait mieux filer droit. Elle disait, maman, que les paquebots, c'était comme une ombre amarrée entre eux – mais c'était bien la seule, enfin ça et les *bondieuseries*, parce que sinon, maman était tout pour papa et papa tout pour maman.

Où se trouvait-il aujourd'hui ? Le jour de la mobilisation, il avait pris Jean à part pour lui annoncer qu'il devrait *se comporter en homme pendant son absence*, ce qui signifiait porter les sacs de charbon à sa place pour aider maman. Jean, qui comptait bien, lui aussi, éclairer sa route, préférait la science aux exercices physiques, encore plus lorsqu'il s'agissait de corvées, mais recevoir une mission de papa, c'était comme un cadeau : ça nous avait donné du courage à tous les deux, nous avions tellement peur ce jour-là, peur de la peur de maman, peur qu'il ne revienne jamais, parce que la guerre chez nous avait déjà mangé presque tous les hommes, le père de papa décapité par un obus la veille de l'armistice, le père de maman et une demi-douzaine de grands-oncles gazés par les Boches – eux étaient rentrés en 1918, mais pas pour longtemps, ils étaient déjà asphyxiés et sont morts paraît-il dans d'atroces souffrances.

Tout ça, c'était bien avant notre naissance, heureusement. Mais il y avait ces photos sur le bord de la fenêtre et le chagrin des parents qui s'imaginaient le garder pour eux, alors qu'il nous pénétrait comme l'humidité de l'automne se faufile à travers les orteils.

Et lorsque j'ai vu la porte se refermer sur papa ce jour-là, mon cœur s'est arrêté de battre, j'ai pensé à tous ces morts, j'ai pensé que ce serait peut-être son tour bientôt, j'ai pensé, que deviendra-t-on sans lui pour nous protéger ?

Avant de quitter la maison, aidé d'employés de la mairie venus en renfort, il avait aménagé la cave de l'école avec des sacs de sable pour protéger les soupiraux, puis il nous avait pris longuement dans ses bras et recommandé d'être bien obéissants avec monsieur Vevey, qui, lui, n'était pas mobilisé, peut-être parce que c'était le directeur ou parce qu'il était trop vieux, je ne l'ai jamais su, mais je lui en ai toujours un peu voulu.

Quelques jours plus tard, Jean et moi avions été chargés de barbouiller les vitres avec une peinture bleue pour le camouflage de nuit. Nous étions si heureux de participer à la bataille, si cela pouvait l'aider à rentrer plus vite ! Mais au contraire, tout avait ralenti, les Anglais s'étaient installés à l'Hôtel Frascati, paradant le long de la plage, et durant des mois, la vie était restée la même avec papa en moins : tous les dimanches, maman et tante Muguette nous emmenaient manger des crêpes place Gambetta en rouspétant contre cette guerre qui n'en était pas une, mais qui avait volé leurs maris et nos pères.

À moi aussi, en repartant après ma fête, papa avait en quelque sorte confié une mission. Il m'avait dit, « Tu seras bientôt une grande, Lucie ». Il n'était pas certain d'être présent pour fêter mes onze ans, alors il prenait de l'avance. Une grande fille, c'est-à-dire

plus le droit de pleurer pour un rien (mais pas au point des garçons, tout de même), plus le droit de rester au lit le dimanche matin en attendant de sentir l'odeur du lait bouilli, mais en compensation, le droit de se coucher à huit heures et d'écouter la TSF avec maman et Jean. Enfin, pour la TSF, ça n'avait pas duré : j'avais soufflé mes bougies le 5 mai et deux semaines plus tard, à cause des bombardements, maman nous l'avait interdit. Comme si les nouvelles n'arrivaient que par la radio ! Maman oubliait les conversations dans la queue de l'épicerie, les affiches collées aux murs et surtout, les cours de récréation où l'on s'échangeait les informations obtenues en espionnant les adultes.

Le soir, une fois dans notre lit, Jean et moi passions en revue notre récolte, un bateau a coulé dans le port, un avion est tombé sur l'Estuaire, la Hollande a capitulé, la Belgique est envahie aux trois quarts, puis c'est le roi des Belges qui a rendu les armes, l'armée française est encerclée à Dunkerque, à Lille, les réfugiés accourent depuis le Luxembourg, les quais flambent, les magasins généraux sont détruits – jusqu'à cette incroyable nouvelle, la veille de notre départ : Port-Jérôme a été saboté par notre propre armée ! La raffinerie !

Jean avait dit, quand on en vient à brûler ses cartouches, c'est qu'on n'a plus de fusil. Il avait ouvert son manuel à la page de la carte de France et m'avait montré où se trouvait Dunkerque.

— Si tu veux mon avis, on est cuits, avait-il chuchoté, en m'ordonnant de me taire.

Il valait mieux que maman ne s'affole pas, puisqu'elle semblait convaincue que rien n'était vraiment grave, que l'on allait seulement faire un petit voyage, le temps que nos soldats se remettent en ordre et « bottent les fesses des Boches ».

Jean était un peu comédien et il aimait bien me faire peur. Alors, j'avais espéré qu'il ne pensait pas sérieusement ce qu'il disait et que maman avait raison d'avoir confiance dans notre armée, que nous n'allions pas finir cuits, nous aussi – brûlés, en cendres, comme les stocks de Port-Jérôme.

Le lendemain, alors que nous quittions la maison, j'ai demandé son avis à Joseph.

— Bah, cousine, tout ce que je sais, moi, c'est qu'on est en vacances un lundi ! Profite !

Il ne semblait pas inquiet, même si à force de blaguer tout le temps, c'était difficile de savoir ce qu'il pensait vraiment. Tout de même, cela m'a soulagée. Il s'est retourné vers Marline.

— Pas vrai ?

Marline a levé les yeux, sans bouger un seul autre muscle, même pas un sourcil, c'était sa manière à elle de sourire, elle savait allumer ou éteindre la lumière dans ses yeux comme on allume ou on souffle une bougie – c'était stupéfiant, si bien qu'on imaginait parfois avec Joseph qu'elle ferait bientôt le tour du monde à grands roulements de tambour, mesdames et messieurs voici la fille au pouvoir magique, l'enfant de la lumière ! Nous serions ses imprésarios, je porterais des anglaises, Joseph un costume et une grande cravate rayée comme on en voyait sur les affiches

de cinéma et Marline recevrait des bouquets de fleurs de centaines d'amoureux.

— Tu vois, Marline est d'accord avec moi : il faut profiter.

Comme si j'avais besoin d'un autre signe pour me rassurer tout à fait, tante Muguette a crié brusquement :

— Nous allons faire un jeu ! Ceux qui atteindront le prochain tournant avant que j'aie compté jusqu'à vingt gagneront un caramel !

Muguette avait emporté ses caramels d'Isigny ! Ces caramels qu'elle achetait une ou deux fois l'an et qui nous faisaient tant saliver, Jean et moi, à chaque visite, sous l'œil agacé de maman qui nous interdisait les friandises en dehors de Noël ou des anniversaires.

C'était un des sujets de dispute entre elle et tante Muguette. Maman estimait que les sucreries, qu'elle appelait *le superflu* (ou parfois *les cochonneries*, si elle était fâchée), devaient rester exceptionnelles et réservées en priorité aux adultes, soi-disant parce que cela nous gâterait les dents et qu'il fallait surveiller les dépenses. Mais la vérité, c'est que maman avait trop souffert d'être un enfant pendant la Grande Guerre, elle avait des comptes à régler, contrairement à Muguette qui était tellement petite à cette époque qu'elle ne l'avait pour ainsi dire pas vue passer.

Jean et moi, bien sûr, nous en mangions tout de même en douce. Il y avait les bonbons que l'on gagnait à l'école en jouant aux billes ou à la marelle et ceux que Joseph nous apportait en cachette. Des bâtons de réglisse, des berlingots : tante Muguette en avait un tiroir rempli.

Elle en avait parfois glissé elle-même quelques-uns dans nos poches, profitant que maman avait le dos tourné, jusqu'à ce que celle-ci découvre le manège. Ce jour-là, maman avait littéralement explosé et nous avions assisté, Joseph, Marline, Jean et moi, à une dispute mémorable. Disons, plus mémorable que les autres, parce que toutes les deux, on aurait dit qu'elles s'aimaient autant qu'elles se détestaient, elles n'étaient presque jamais d'accord. Maman reprochait principalement à Muguette d'être faible : elle disait que l'amour ne se mesure pas en chansons, en bonbons, en caresses ou en belles déclarations, qu'« un oui, c'est plus facile qu'un non, mais qu'à la fin on fait des enfants en caoutchouc qui tombent au premier coup du sort ».

Elle lançait des regards pleins de sous-entendus, « Et ton mari, crois-tu ? ».

Je n'étais pas sûre de comprendre pour le mari et toutes les autres phrases que maman ne terminait pas lorsqu'elle s'adressait à sa sœur. En revanche, j'avais bien remarqué que nos deux familles ne respectaient pas les mêmes règles. Maman nous adorait mais, pour être honnête, n'importe qui (à part elle, peut-être) pouvait voir qu'elle aimait papa un peu plus que nous. À table, elle le servait en premier et lui donnait la meilleure part, tandis que chez tante Muguette c'était l'inverse : les enfants étaient servis d'abord, même Jean et moi lorsque l'on était là, et des meilleurs morceaux. Maman avait beau soupirer et secouer la tête en direction d'oncle Louis et de papa, espérant qu'ils interviennent (mais généralement ils étaient trop occupés à commenter les résultats

sportifs), tante Muguette faisait mine de n'avoir rien remarqué et poursuivait la distribution à sa manière.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, non seulement maman ne s'opposait pas à la proposition de ma tante, mais, c'était à peine croyable, elle l'approuvait !

— Allez-y les enfants, je compte avec Muguette !

Jean et Joseph se sont mis à pédaler comme des dératés, on aurait dit les cyclistes du vélodrome de Gravelle, tête baissée, zigzaguant parmi les autos et les marcheurs, manquant de tomber cent fois, accablés au passage par des femmes qui craignaient d'être bousculées. Malgré mes mollets en compote, je courais derrière eux à m'en arracher les poumons, fixant la tête de Marline qui dépassait tout juste de la carriole. Après tout, cette journée ne serait peut-être pas si mauvaise ?

— Quinze, seize, dix-sept, dix-huit ! s'égosillaient maman et ma tante.

Nous étions trop éloignés pour entendre les derniers chiffres, mais peu importe : nous étions dans les temps en atteignant le virage.

Je me suis laissée tomber sur le talus à côté des garçons arrivés un instant plus tôt. Bientôt, nous avons vu émerger maman et tante Muguette.

C'est seulement lorsqu'elles ont été tout près que j'ai remarqué leurs yeux rougis et ces traces sombres, comme des coups de griffe sur leurs joues. Elles avaient pleuré ! Mon cœur s'est serré brusquement, mais maman, qui était très forte pour répondre aux questions avant qu'on ne les pose, s'est empressée de me caresser la tête :

— Ces conducteurs sont impossibles, ma pauvre Lucie. Ils roulent sans se soucier des piétons et nous envoient de la poussière et des gravillons plein la figure.

Je me suis tue : maman nous avait appris à ne pas discuter, et puis une partie de moi avait envie de la croire. Mais l'autre partie, c'était tout l'inverse, et c'est elle qui l'emportait.

— Prenez vos caramels, il faut repartir.

J'ai tendu le sien à Marline. Elle l'a saisi, s'est recroquevillée, on aurait dit qu'elle avait disparu au fond d'elle-même.

Sans doute avait-elle remarqué les traînées sombres, elle aussi.

— Nous sommes presque à la route du Hode, a ajouté maman. Si tout va bien, d'ici une heure ou deux, nous atteindrons l'embarcadère.

Mais en vrai, rien n'allait bien. Nous n'avons même pas pu dépasser le croisement, à peine cent mètres plus loin. À perte de vue, des automobiles stationnées en files désordonnées empêchaient le passage. Partout, des gens étaient assis à même le goudron et nous mettaient en garde : la queue au bac dépassait maintenant les sept kilomètres. Nous ne traverserions pas aujourd'hui, c'était certain.

Maman et Muguette étaient toutes pâles.

— Les Boches arriveront ici avant qu'on ait posé un orteil sur ce fichu bac, a grommelé Jean sans qu'elles l'entendent.

J'ai serré très fort les dents pour empêcher mes larmes de monter, notre départ ne ressemblait plus du tout aux promesses de maman, « Tout est prévu,

tout est organisé les enfants, disait-elle, la mairie s'en est occupée, ce sera une grande promenade, nous qui ne voyageons jamais, croyez-moi, il n'y a rien à craindre ! ».

Autour de moi, je ne voyais que des sourcils froncés, des enfants en pleurs, des vieillards épuisés par l'inquiétude, alors j'ai supplié en silence que papa surgisse, qu'il vienne nous sauver parce qu'il aurait trouvé comment faire, c'est sûr, il nous aurait pris dans ses bras et aurait traversé la foule jusqu'au bac, mais évidemment il n'y a pas eu de miracle, papa est resté là où il était et il a bien fallu nous asseoir à côté des autres.

— Hé, cousine, a murmuré Joseph. Moi, j'ai dormi une fois à la belle étoile, c'est bath. En plus, il n'y a pas un nuage. Je te montrerai les constellations. En attendant, j'ai mes osselets dans ma poche. On joue ?

Il semblait convaincu, alors ça m'a redonné un peu de force. Peut-être que j'étais trop sensible, après tout : c'est ce que maman disait toujours. Avec Muguettes, elles déplaient déjà un linge sur le bord de la route pour que l'on puisse s'installer confortablement. C'était un drôle de spectacle, notre petit campement au milieu de tant d'autres. Nous étions si nombreux et si seuls à la fois.

Pour la première fois de ma vie, j'ignorais à quoi ressemblerait le jour suivant. En réalité, j'ignorais même à quoi ressemblerait la nuit.

Je ne savais rien des constellations, des bruits, des cris.

Le soleil brillait dans le ciel, Joseph lançait ses osselets.

J'en ai rattrapé deux d'un coup.

La vie est ainsi, m'avait confié papa. Le monde est une roue qui tourne vite, à peine es-tu en haut, que te voilà déjà en bas.